

<http://philosophie.ac-creteil.fr/spip.php?article1128>



Région académique
ÎLE-DE-FRANCE



La conscience : problématiques

- EXERCICES ET NOTIONS
- Exercices et bibliographie sur LA CONSCIENCE

Date de mise en ligne : mardi 20 octobre 2020

Copyright © La philosophie dans l'Académie de Créteil - Tous droits

réservés

Sommaire

- [Introduction](#)
 - [Textes](#)
 - [Michel TOURNIER, Vendredi ou les limbes du Pacifique, chapitre III, Édition \(...\)](#)
 - [BERGSON, Les deux sources de la morale et de la religion, chapitre I, in \(...\)](#)
- [Comment unifier la conscience pensante ?](#)
 - [L'expérience consciente](#)
 - [Textes](#)
 - [Discours de la Méthode Première partie](#)
 - [Deuxième partie](#)
 - [La réduction de la conscience à l'intériorité](#)
 - [Locke et Leibniz ou la question du fondement](#)

Introduction

LA SOLITUDE OU L'EXPÉRIENCE INVERSÉE D'AUTRUI

Une lecture de Vendredi ou les limbes du Pacifique de Michel Tournier

Synopsis

Qu'advient-il dans un monde insulaire où la figure d'autrui fait défaut ? Telle est la question centrale que pose avec radicalité le roman de Michel Tournier publié en 1972. En reprenant à son compte le célèbre mythe de Robinson Crusoé, tel qu'on le trouve notamment thématiquement dans l'oeuvre de l'écrivain anglais Daniel Defoe, Michel Tournier propose une réflexion philosophique singulière sur le thème d'autrui. A travers une situation existentielle exemplaire - celle de la solitude - Michel Tournier ne décrit en effet pas seulement les aventures d'un naufragé qui se retrouve accidentellement esseulé sur une île déserte. Il met en avant les enjeux de la présence d'autrui en soulignant les effets de son absence. De ce point de vue, Michel Tournier montre que la figure d'autrui conditionne non seulement le rapport de l'homme à lui-même mais aussi le rapport de l'homme au monde. En ce sens, il dégage avec force la dimension psychologique, morale mais aussi métaphysique du rapport à l'autre.

Références

" texte commenté : Michel Tournier, Vendredi ou les limbes du Pacifique, chapitre III, p. 52-55, éditions Gallimard, collection « folio » [cf. extrait n°1]

" autres textes à consulter :

[-] Gilles Deleuze, « Michel Tournier et le monde sans autrui », Postface à l'édition de Vendredi ou les limbes du Pacifique, éditions Gallimard, collection « folio » (p. 257 à 283) ;

[-] Bergson, Les deux sources de la morale et de la religion, chapitre I, in Ruvres, édition du centenaire, PUF, p. 987 [cf. extrait n° 2]

Textes

Michel TOURNIER, Vendredi ou les limbes du Pacifique, chapitre III, Édition Folio, p. 52-55.

« La solitude n'est pas une situation immuable où je me trouverais plongé depuis le naufrage de la Virginie. C'est un milieu corrosif qui agit sur moi lentement, mais sans relâche et dans un sens purement destructif. Le premier jour, je transitais entre deux sociétés humaines également imaginaires : l'équipage disparu et les habitants de l'île, car je le croyais peuplée. J'étais encore tout chaud de mes contacts avec mes compagnons de bord. Je poursuivais imaginativement le dialogue interrompu par la catastrophe. Et puis l'île s'est révélée déserte. J'avançai dans un paysage sans âme qui vive. Derrière moi, le groupe de mes malheureux compagnons s'enfonçait dans la nuit. Leurs voix s'étaient tuées depuis longtemps, quand la mienne commençait seulement à se fatiguer de son soliloque. Dès lors je suis avec une horrible fascination le processus de déshumanisation dont je sens en moi l'inexorable travail. Je sais maintenant que chaque homme porte en lui - et comme au-dessus de lui - un complexe et fragile échafaudage d'habitudes, réponses, réflexes, mécanismes, préoccupations, rêves et implications qui s'est formé et continue à se transformer par les atouchements perpétuels de ses semblables. Privé de sève, cette délicate efflorescence s'étiolé et se désagrège. Autrui, pièce maîtresse de mon univers... Je mesure chaque jour ce que je lui devais en enregistrant de nouvelles fissures dans mon édifice personnel. Je sais ce que je risquerais en perdant l'usage de la parole, et je combats de toute l'ardeur de mon angoisse cette suprême déchéance. Mais mes relations avec les choses se trouvent elles-mêmes dénaturées par ma solitude. Lorsqu'un peintre ou un graveur introduit les personnages dans un paysage ou à proximité d'un monument, ce n'est pas par goût de l'accessoire. Les personnages donnent l'échelle et, ce qui importe davantage encore, ils constituent des points de vue possibles qui ajoutent au point de vue réel de l'observateur d'indispensables virtualités.

A Speranza, il n'y a qu'un point de vue, le mien, dépouillé de toute virtualité. Et ce dépouillement ne s'est pas fait en un jour. Au début, par un automatisme inconscient, je projetais des observateurs possibles - des paramètres - au sommet des collines, derrière tel rocher ou dans les branches de tel arbre. L'île se trouvait ainsi quadrillée par un réseau d'interpolations et d'extrapolations qui la différenciait et la douait d'intelligibilité. Ainsi fait tout homme normal dans une situation normale. Je n'ai pris conscience de cette fonction - comme de bien d'autres - qu'à mesure qu'elle se dégradait en moi. Aujourd'hui, c'est chose faite. Ma vision de l'île est réduite à elle-même. Ce que je n'en vois pas est un inconnu absolu. Partout où je ne suis pas actuellement règne une nuit insondable. Je constate d'ailleurs en écrivant ces lignes que l'expérience qu'elles tentent de restituer non seulement est sans précédent, mais contrarie dans leur essence même les mots que j'emploie. Le langage relève en effet d'une façon fondamentale de cet univers peuplé où les autres sont comme autant de phares créant autour d'eux un îlot lumineux à l'intérieur duquel tout est - sinon connu - du moins connaissable. Les phares ont disparu de mon champ. Nourrie par ma fantaisie, leur lumière est encore longtemps parvenue jusqu'à moi. Maintenant, c'en est fait, les ténèbres m'entourent.

Et ma solitude n'attaque pas que l'intelligibilité des choses. Elle mine jusqu'au fondement même de leur existence. De plus en plus, je suis assailli de doutes sur la véracité du témoignage de mes sens. Je sais maintenant que la terre sur laquelle mes deux pieds appuient aurait besoin pour ne pas vaciller que d'autres que moi la foulent. Contre l'illusion d'optique, le mirage, l'hallucination, le rêve éveillé, le fantasme, le délire, le trouble de l'audition... le rempart le plus sûr, c'est notre frère, notre voisin, notre ami ou notre ennemi, mais quelqu'un, grands dieux, quelqu'un ! »

BERGSON, Les deux sources de la morale et de la

religion, chapitre I, in Ruvres, édition du centenaire, PUF, p. 987.

« En vain on essaie de se représenter un individu dégagé de toute vie sociale. Même matériellement, Robinson dans son île reste en contact avec les autres hommes, car les objets fabriqués qu'il a sauvés du naufrage, et sans lesquels il ne se tirerait pas d'affaire, le maintiennent dans la civilisation et par conséquent dans la société. Mais un contact moral lui est plus nécessaire encore, car il se découragerait vite s'il ne pouvait opposer à des difficultés sans cesse renaissantes qu'une force individuelle dont il sent les limites. Dans la société à laquelle il demeure idéalement attaché il puise de l'énergie ; il a beau ne pas la voir, elle est là qui le regarde : si le moi individuel conserve vivant et présent le moi social, il fera, isolé, ce qu'il ferait avec l'encouragement et même l'appui de la société entière. Ceux que les circonstances condamnent pour quelque temps à la solitude, et qui ne trouvent pas en eux-mêmes les ressources de la vie intérieure profonde, savent ce qu'il en coûte de se « laisser aller », c'est-à-dire de ne pas fixer le moi individuel au niveau prescrit par le moi social. Ils auront donc soin d'entretenir celui-ci pour qu'il ne se relâche en rien de sa sévérité à l'égard de l'autre. »

Comment unifier la conscience pensante ?

La connaissance de soi peut-elle échapper à la subjectivité et au solipsisme ? Y-a-t-il une connaissance objective de la conscience ?

L'expérience consciente .

La réduction de la conscience à une chose extérieure.

Textes : Descartes, le cogito et l'âme substantielle.

De quoi la conscience qui veut saisir immédiatement son dehors peut être connaissance qui ne soit pas d'abord le sujet de la conscience lui-même ?

Le présupposé de Descartes : il rattache la conscience de soi à la connaissance. Cela le conduit à faire de la conscience une « res cogitans », c'est-à-dire une substance qui se donne dans l'extériorité.

Textes

Discours de la Méthode Première partie

« Le bon sens est la chose du monde la mieux partagée : car chacun pense en être si bien pourvu, que ceux même qui sont les plus difficiles à contenter en toute autre chose, n'ont point coutume d'en désirer plus qu'ils en ont. En quoi il n'est pas vraisemblable que tous se trompent ; mais plutôt cela témoigne que la puissance de

bien juger, et distinguer le vrai d'avec le faux, qui est proprement ce qu'on nomme le bon sens ou la raison, est naturellement égale en tous les hommes ; et ainsi que la diversité de nos opinions ne vient pas de ce que les uns sont plus raisonnables que les autres, mais seulement de ce que nous conduisons nos pensées par diverses voies, et ne considérons pas les mêmes choses. Car ce n'est pas assez d'avoir l'esprit bon, mais le principal est de l'appliquer bien. Les plus grandes âmes sont capables des plus grands vices, aussi bien que des plus grandes vertus ; et ceux qui ne marchent que fort lentement peuvent avancer beaucoup davantage, s'ils suivent toujours le droit chemin, que ne font ceux qui courent, et qui s'en éloignent. Pour moi, je n'ai jamais présumé que mon esprit fût en rien plus parfait que ceux du commun ; même j'ai souvent souhaité d'avoir la pensée aussi prompte, ou l'imagination aussi nette et distincte, ou la mémoire aussi ample, ou aussi présente, que quelques autres. Et je ne sache point de qualités que celles-ci, qui servent à la perfection de l'esprit : car pour la raison, ou le sens, d'autant qu'elle est la seule chose qui nous rend hommes, et nous distingue des bêtes, je veux croire qu'elle est tout entière en un chacun, et suivre en ceci l'opinion commune des philosophes, qui disent qu'il n'y a du plus et du moins qu'entre les accidents, et non point entre les formes, ou natures, des individus d'une même espèce. »

Deuxième partie

« J'avais un peu étudié, étant plus jeune, entre les parties de la philosophie, à la logique, et entre les mathématiques, à l'analyse des géomètres et à l'algèbre, trois arts ou sciences qui semblaient devoir contribuer quelque chose à mon dessein. Mais, en les examinant, je pris garde que, pour la logique, ses syllogismes et la plupart de ses autres instructions servent plutôt à expliquer à autrui les choses qu'on sait ou même, comme l'art de Lulle, à parler, sans jugement, de celles qu'on ignore, qu'à les apprendre. Et bien qu'elle contienne, en effet, beaucoup de préceptes très vrais et très bons, il y en a toutefois tant d'autres, mêlés parmi, qui sont ou nuisibles ou superflus, qu'il est presque aussi malaisé de les en séparer, que de tirer une Diane ou une Minerve hors d'un bloc de marbre qui n'est point encore ébauché. Puis, pour l'analyse des anciens et l'algèbre des modernes, outre qu'elles ne s'étendent qu'à des matières fort abstraites, et qui ne semblent d'aucun usage, la première est toujours si astreinte à la considération des figures, qu'elle ne peut exercer l'entendement sans fatiguer beaucoup l'imagination ; et on s'est tellement assujéti, en la dernière, à certaines règles et à certains chiffres, qu'on en a fait un art confus et obscur, qui embarrasse l'esprit, au lieu d'une science qui le cultive. Ce qui fut cause que je pensai qu'il fallait chercher quelque autre méthode, qui, comprenant les avantages de ces trois, fût exempte de leurs défauts. Et comme la multitude des lois fournit souvent des excuses aux vices, en sorte qu'un État est bien mieux réglé lorsque, n'en ayant que fort peu, elles y sont fort étroitement observées ; ainsi, au lieu de ce grand nombre de préceptes dont la logique est composée, je crus que j'aurais assez des quatre suivants, pourvu que je prisse une ferme et constante résolution de ne manquer pas une seule fois à les observer. Le premier était de ne recevoir jamais aucune chose pour vraie, que je ne la connusse évidemment être telle : c'est-à-dire, d'éviter soigneusement la précipitation et la prévention ; et de ne comprendre rien de plus en mes jugements, que ce qui se présenterait si clairement et si distinctement à mon esprit, que je n'eusse aucune occasion de le mettre en doute. Le second, de diviser chacune des difficultés que j'examinerais, en autant de parcelles qu'il se pourrait, et qu'il serait requis pour les mieux résoudre. Le troisième, de conduire par ordre mes pensées, en commençant par les

objets les plus simples et les plus aisés à connaître, pour monter peu à peu, comme par degrés, jusques à la connaissance des plus composés ; et supposant même de l'ordre entre ceux qui ne se précèdent point naturellement les uns les autres. Et le dernier, de faire partout des dénombrements si entiers, et des revues si générales, que je fusse assuré de ne rien omettre. »

Réfutation de Malebranche : l'expérience consciente doit être ressaisie en dehors de toute connaissance. Elle est un sentiment intérieur de son âme, au sens de sentiment d'une intériorité , composée d'âme et de corps.

La réduction de la conscience à l'intériorité.

Lire : Jacques Bouveresse Le mythe de l'intériorité. Expérience, significations et langage privé chez Wittgenstein, ed de Minuit 1976

Le problème cette fois-ci est d'unifier les données diverses de l'expérience intérieure.

Une autre lecture de l'intériorité : Saint Augustin

Locke et Leibniz ou la question du fondement

Voir les textes-Â»

[-] Kant : sortir du principe substantiel pour fonder l'unité de l'expérience consciente. c'est l'entendement du sujet qui produit l'unité.

[-] Hegel

[-] Husserl et l'intentionnalité